

La génération » Stay Woke « Réveil nécessaire ou danger pour la démocratie libérale?

Résumé de la manifestation du jeudi 13 octobre 2022

La génération *Stay Woke* polarise : pour certains, il s'agit d'un courant progressiste qui lutte contre les discriminations, pour d'autres, nous faisons face à un mouvement réactionnaire qui ne tolère pas les opinions controversées. Afin de débattre du rôle du mouvement *woke* pour la cohésion sociale, la Fondation Genshagen a invité, dans le cadre de sa série « Un dialogue pas comme les autres », à une manifestation publique franco-germano-polonaise portant sur le thème « **Génération "Stay Woke" : réveil nécessaire ou danger pour la démocratie libérale ?** », qui a eu lieu le 13 octobre 2022 au château de Genshagen. L'objectif de cette manifestation était, d'une part, de mieux comprendre en quoi consiste la controverse du débat et, d'autre part, de donner un aperçu de la manière dont il est mené dans les trois pays du Triangle de Weimar.

La soirée s'est ouverte sur une performance de spoken word de la poétesse **Tanasgol Sabbagh**, accompagnée musicalement par **Eren Solak**, performance que l'on peut réécouter (en allemand) [ici](#). Elle aborde avec une grande sensibilité des thèmes tels que l'(auto)représentation du corps des femmes, l'importance des langues ou les expériences des familles immigrées. Sa poésie, d'une beauté délicate et d'une grande force politique, est profonde et sensible. Après ce prélude émotionnel, l'anthropologue **Régis Meyran**, coordinateur scientifique de la



Tanasgol Sabbagh

Plateforme internationale sur le racisme et l'antisémitisme à l'École pratique des hautes études à Paris, la metteuse en scène de théâtre **Weronika Szczawińska**, qui travaille notamment à l'Académie de théâtre Aleksander Zelwerowicz à Varsovie, ainsi que **Maryam Aras**, chercheuse en littérature, critique littéraire et spécialiste en études iraniennes de l'Université de Bonn (qui intervenait par vidéo-conférence), ont discuté sous la modération du journaliste **Raphael Smarzoch** de Deutschlandfunk Kultur.



De g. à dr. : Maryam Aras (en vidéo-conférence depuis Bonn), Régis Meyran, Weronika Szczawińska et Raphael Smarzo.



Régis Meyran et Weronika Szczawińska

Le terme *woke*

Après une introduction sur l'origine du mouvement *woke*, sur ses objectifs ainsi que sur les reproches qui lui sont faits, le débat s'est d'abord engagé sur une clarification des termes. Maryam Aras a expliqué qu'elle n'utilisait pas le terme *woke* pour se positionner politiquement, mais qu'elle parlait plutôt d'inclusion, de participation ou d'égalité. Pour elle, il est important de mentionner l'histoire de ce terme, qui avait d'abord une signification positive, mais qui a été dévalorisé lors de sa transcription dans le contexte allemand. Régis Meyran a expliqué qu'à la suite du mouvement Black Lives Matter, l'extrême droite Alt-Right aux États-Unis et le président de l'époque, Donald Trump, se sont très vite emparés de ce terme. Dès lors, la signification du mot a changé et il a ensuite été utilisé pour désigner des « ennemis de la démocratie ». En sociologie, cela incarnerait une « panique morale », c'est-à-dire le fantasme d'une société menacée. Weronika Szczawińska a rappelé que les termes devaient toujours être considérés dans leur contexte social. En Pologne non plus, personne n'utiliserait le terme *woke* pour se désigner soi-même, on parlerait plutôt d'inclusion, car là aussi le terme a été repris très rapidement par le discours de la droite conservatrice.

Selon Régis Meyran, il est important de comprendre qu'il n'y a pas d'unité dans ce soi-disant mouvement, comme le suggèreraient les conservateurs et les populistes de droite. L'ambiguïté du terme résiderait dans le fait qu'en l'utilisant, on mélangerait les positions de militantes féministes (sans tenir compte du fait qu'il n'y a pas d'unité au sein du féminisme) avec des

mouvements antiracistes (qui ne forment pas non plus une unité) et des domaines de recherche universitaire (études de genre, théories critiques de la race, post/décolonialisme). Dans la réalité, si ces groupes sont parfois d'accord sur certains sujets, ils défendraient également des positions opposées. Or, le mot *woke* donnerait l'illusion qu'il s'agirait d'un groupe homogène. Pour Meyran, ce ne serait donc pas la bonne grille de lecture d'une réalité complexe, à savoir l'émergence de nouvelles questions identitaires.

Une société divisée

L'objectif principal de l'activisme *woke*, c'est-à-dire la lutte contre les discriminations, ne peut être perçu que comme quelque chose de positif. La question se pose donc de savoir pourquoi ce mouvement divise autant. Pour Maryam Aras le thème de la répartition du pouvoir est central dans ce contexte. Les opposants au mouvement *woke* nourriraient l'idée que le but serait d'enlever des privilèges à une partie de la population; la peur du changement jouerait donc un rôle important dans le rejet de ces courants progressistes. Or, pour Aras, il s'agit plutôt de surmonter des clivages sociaux et de créer plus d'inclusion. Pour cela, il est nécessaire que les histoires, les traumatismes et les besoins des minorités soient pris en compte. Du point de vue de Weronika Szczawińska également, il s'agit avant tout de la question des privilèges et du partage du pouvoir. De gros efforts seraient nécessaires pour développer de nouveaux récits. Ce serait un processus difficile, mais aussi passionnant, notamment dans le domaine de l'art et de l'évolution de la langue. En Pologne, on aurait longtemps refusé d'utiliser une écriture inclusive

dans le but d'exercer un pouvoir sur les femmes. Pour les professions féminines traditionnelles, il y a par exemple toujours eu une désignation féminine, mais pour les professions plus prestigieuses, on se limite encore souvent aux formes masculines. Aujourd'hui, l'adaptation de la langue reste un grand défi en Pologne, mais il est particulièrement intéressant de voir comment les institutions culturelles s'attaquent à cette question.

Le sociologue Régis Meyran a lui souligné des évolutions parallèles : il y aurait certes de grandes avancées sur diverses questions sociétales, comme par exemple la reconnaissance du mariage homosexuel en France, la condamnation des violences faites aux femmes et des violences racistes notamment policières ; par ailleurs les droits des personnes victimes de discrimination seraient renforcés par des politiques identitaires inclusives également dans d'autres démocraties européennes. Mais dans le même temps, une partie de la population freinerait fortement sur tous ces sujets. Plus généralement, les démocraties occidentales seraient extrêmement tendues et confrontées à une multitude de nouveaux problèmes de grande envergure. Dans ce contexte, la question *woke* révélerait les tensions à l'œuvre dans les démocraties. Après l'élection de Giorgia Meloni en Italie, qui s'était opposée aux thèmes *woke* au cours de la campagne électorale, la question se pose de savoir si l'accent mis sur ces thèmes identitaires ne conduit pas à un repli sur soi d'une partie de la population. Or, si l'on peut constater une forte montée des mouvements populistes et d'extrême droite en Europe, selon Meyran, on ne peut pas dire que l'activisme *woke* mène directement à ces évolutions politiques ; le mécontentement croissant serait plutôt généré par le climat politique et surtout par les conditions économiques. Des dérapages au sein des mouvements féministes ou antiracistes pourraient certes être observés, mais ils resteraient minoritaires. Dans tous les mouvements militants, il y aurait parfois des attitudes excessives ou l'expression d'opinions extrémistes, mais ce ne serait rien comparé au terrorisme des activistes d'extrême droite, qui ne se manifesterait non seulement par la violence verbale, mais aussi par la violence physique. Par conséquent, la mise en garde contre la menace que représenteraient les militants *woke* pour la société serait surtout un fantasme.

La question de la perspective, le domaine culturel et les réseaux sociaux

En ce qui concerne l'accusation selon laquelle les activistes *woke* imposeraient un langage à la majorité, Weronika Szczawińska a souligné qu'il est toujours essentiel de voir qui s'exprime et depuis quelle perspective. Les réactions émotionnelles sur Internet ne seraient pas comparables à la discrimination factuelle que certaines personnes subiraient dans la vie réelle. Bien sûr, il faudrait veiller à ce que les discours émancipateurs ne tombent pas dans la doctrine, mais il s'agirait d'une menace bien moindre. La Pologne, par exemple, serait très fortement dominée par les institutions religieuses qui porteraient des atteintes massives aux droits des femmes. Mettre l'accent sur la menace *woke* serait absurde. Par ailleurs, les évolutions dans le monde de l'art seraient très intéressantes, où on assisterait à des débats houleux sur le harcèlement sexuel dans les institutions artistiques et à une grande résistance contre la déconstruction du mythe de l'artiste intouchable qui aurait tous les droits, y compris celui de harceler ses collaboratrices et collaborateurs. Or ce qui est fortement dénoncé, c'est le danger que représenteraient les revendications *woke* pour la liberté de l'art.

Selon elle, la réécriture de la littérature (enfantine) est un sujet à part entière qui fait régulièrement l'objet de débats controversés dans de nombreux pays européens, récemment en Allemagne avec les livres de Winnetou, en France avec le changement du titre d'un roman d'Agatha Christie ou en Belgique avec « Tintin au Congo ». Weronika Szczawińska a indiqué qu'elle a contribué à une pièce de théâtre qui a suscité une grande émotion car elle visait à déconstruire un roman colonial qui fait partie du canon littéraire polonais. Pour Maryam Aras, la question de la perspective est centrale, ici aussi. Dans ce débat, on ne considérerait que la perspective de la société blanche majoritaire qui craint de se voir retirer ses souvenirs d'enfance. Mais le temps serait venu d'entendre les perspectives marginalisées. Les réseaux sociaux peuvent être un instrument de renforcement de ces voix marginalisées, mais on assiste en ligne également à de fortes réactions d'opposition, comme cela a notamment été le cas lors du débat sur la participation des maisons d'édition d'extrême-droite à la Foire du livre



Le modérateur Raphael Smarzoch

de Francfort. La société dominante n'aimerait pas voir sa perspective remise en question.

Régis Meyran a expliqué que les réseaux sociaux constituent un bouleversement pour les démocraties qu'elles ne maîtrisent pas encore bien : ils ouvrent certes un potentiel extraordinaire pour des causes positives, mais ils conduisent souvent à des dérives violentes. Des études sociologiques montrent que les mouvements les plus haineux et les plus radicaux sont les plus visibles sur Internet. Dans le contexte des attentats djihadistes qui ont traumatisé la population, on assisterait en France par exemple à un renforcement de l'islamophobie sur les réseaux sociaux.

Le débat dans le contexte européen et la hiérarchisation des expériences de racisme

Maryam Aras a souligné que dans les groupes activistes allemands, les termes issus du contexte américain ont été accueillis avec reconnaissance. Ils aideraient à décrire une réalité que les BIPOC¹, les personnes non binaires et d'autres minorités vivaient également ici et pour laquelle il n'existerait pas de vocabulaire adapté en Allemagne. Mais en même temps, cela poserait un problème, car ces termes seraient issus de discours et d'évolutions sociales qui n'auraient pas encore eu lieu dans le pays. Le transfert et la traduction de ces notions resteraient une interrogation, car la situation sociale est ici différente : les personnes blanches victimes de racisme en Allemagne ne sont pas prises en compte par un terme tel que BIPOC. Des efforts supplémentaires

seraient donc nécessaires pour développer un vocabulaire qui refléterait mieux la réalité des personnes marginalisées en Allemagne.

Dans ce contexte, Weronika Szczawińska a abordé le thème du racisme anti-slave et a introduit dans la discussion le concept de « blancheur périphérique ». Si l'on considère la construction de la race dans le contexte colonial de la conquête et de l'asservissement d'autres pays, les Slaves ont également été victimes de différents mouvements coloniaux et n'appartiennent donc pas à la société européenne majoritaire blanche. Il serait toutefois important que le débat sur les discriminations dont sont victimes les Européens de l'Est aujourd'hui ne détourne pas l'attention portée au débat sur la discrimination des PoC. Il conviendrait d'apporter de la nuance, sinon les personnes blanches discriminées pourraient assimiler leur situation à celle des minorités noires, ce qui n'est pas comparable : dans leur propre pays, elles font partie de la majorité blanche. Différents phénomènes se produiraient donc parallèlement. Si le thème de la périphérie et du racisme anti-slave montre que nous n'avons jamais enterré le clivage Est-Ouest, il ne faut pas pour autant relativiser la réalité des Noirs, des Roms ou des Asiatiques en Pologne. Or en Pologne, on aurait rapidement tendance à ne se considérer que d'un point de vue victimaire. En Allemagne aussi, des auteurs et autrices qui subissent le racisme anti-slave auraient fait remarquer qu'ils n'avaient pas leur place dans le débat sur le racisme, car le terme PoC ne les inclut pas dans la discussion. Pourtant, toutes les expériences de discrimination mériteraient d'être entendues, selon Maryam Aras. Une hiérarchisation des expériences de racisme n'aurait pas beaucoup de sens, il faudrait plutôt encourager une attitude solidaire et empathique entre les groupes minoritaires.

¹ PoC (Person/People of Color), BIPOC (Black, Indigenous, and People of Color): auto-désignations politiques à connotation positive de personnes victimes de discrimination raciale.

Pour Régis Meyran, la question des discriminations, qui se déclinent dans les démocraties de plus en plus finement, poserait de nombreux problèmes, car les mêmes personnes peuvent, dans des contextes différents, discriminer ou être discriminées ; de nombreuses personnes subissent par ailleurs des discriminations pour différentes raisons, ce qui a donné naissance au concept d'intersectionnalité de Kimberlé Crenshaw. Meyran a notamment évoqué des études montrant que certaines personnes sont considérées comme moins blanches que d'autres. Les Juifs, par exemple, sont perçus différemment selon le cadre donné : si, dans certains contextes, ils sont considérés comme faisant partie de la société blanche et ne sont donc pas pris en compte dans les discriminations raciales, le nazisme a été à lui seul le meilleur exemple de leur exclusion raciste. Il s'agirait donc de catégories très malléables. Cependant, il serait important de noter que les personnes blanches qui subissent le racisme n'y sont généralement pas exposées parce qu'elles sont blanches, mais pour d'autres raisons (antisémitisme, anti-slavisme, etc.). L'internationalisation de ces questions serait certes importante, mais il conviendrait toujours de tenir compte des réalités nationales, car chaque histoire a engendré ses propres traumatismes.

Dans ce cadre, le sociologue a introduit son concept d'identité « ouverte » ou « fermée », qui permettrait de faire la distinction entre une forme d'identité tolérante et inclusive et une forme d'identité excluante. Il existerait des groupes activistes radicaux qui, pour défendre leur identité, tomberaient dans le piège de l'essentialisation. Ils se définiraient par une forme « pure » de leur identité, hermétique aux autres groupes, et désigneraient des groupes identitaires ennemis dont ils se démarqueraient. En France, ce phénomène pourrait être observé entre autres chez les « Indigènes de la République » qui, tout en dénonçant à juste



La discussion se poursuit lors de la réception.





titre le racisme qu'ils subissent, auraient rapidement dérapé vers des formes d'homophobie et d'antisémitisme. Cependant, ces tendances ne concerneraient qu'une minorité, mais des forces réactionnaires dans la société donneraient l'impression que nous sommes confrontés à une guerre identitaire et que toutes les personnes *woke* prendraient le parti d'une identité fermée.

En conclusion de la discussion, les panélistes se sont accordés à dire que le terme *woke* aurait été instrumentalisé et qu'il serait donc perdu pour la discussion. Il donnerait toutefois l'occasion de débats passionnants – un signe d'une société en transformation dans laquelle s'exprimerait une plus grande diversité d'opinions.

Photos: © Stiftung Genshagen | René Arnold
Une publication de la Fondation Genshagen, novembre 2022

Contact:

Noémie Kaufman
+49 3378 8059 35
kaufman@stiftung-genshagen.de

 @SGenshagen
 @StiftungGenshagen
 @stiftunggenshagen
 youtube

Avec l'aimable soutien de :



Nos fondateurs :

